

Pour l'Entremet

LIVRE NOUVEAU DANS LEQUEL
on trouve quelques conseils
pour réaliser un banquet,

POUR PENSER L'IDÉE DU BANQUET,
comme énoncé & comme adresse,

POUR RÉALISER LES RECETTES NÉCESSAIRES
à la confection du banquet

& POUR PENSER LES RELATIONS ENTRE L'ALIMENT,
la dépense, le don & l'œuvre.

LE BANQUET & L'ADRESSE

L'expérience du banquet n'est, en somme, pas autre chose que l'exposition d'un geste simple, celui de passer à table. Passer à table ou se mettre à table, ne signifie pas passer à la question, mais simplement s'asseoir à une table, non pour y travailler, mais pour y manger. Passer à table devrait pouvoir signifier se disposer à s'asseoir avec d'autres personnes pour manger. Au point même qu'on ne passe pas à table seul. On y mange debout. Et il ne s'agit plus d'une table.

Une table est une planche (*trapeza*). À peine plus. On y dispose autour des chaises ou des bancs. Une table c'est en fait tout support plat sur lequel on y dispose, des restes; qu'il s'agisse de lettres (*litteraria*), de chiffres (*accepti & expensi*), d'archives (*reliquiæ*), d'indices (*prærogatiuæ*), de prescriptions (*præscriptiones*), d'engagements (*vades*), de couleurs (*picta*), de figures (*species*), de pions (*calculi*), de dés (*tesserae*) et d'aliments (*cibi*). À table on se place et on déplace. Si l'on est seul ce n'est plus exactement une *tabula* mais une *tabularia* et l'on s'y dispose pour le *studium*. Si l'on est plusieurs c'est une *tabula* et cela suppose une altérité. Puis *mensa* ou *deipnon* ou festin ou banquet ou *feast* ou *festmahl*, etc.

Passer à table c'est disposer, puis s'installer, faire face et se saisir. C'est encore absorber, dépenser, consommer, répandre, perdre et gâcher, c'est parler, parler encore et gesticuler. Passer à table est en même temps la déconstruction de l'économie et l'expérience de la surabondance.

Mais il ne faut cependant pas se tromper. Ce que nous nommons ici surabondance n'est pas l'expérience moderne du capitalisme, mais bien l'expérience de ce que doit pouvoir encore signifier une surabondance de la présence, une « surmesure du présent », selon l'expression de Heidegger. « L'expérience de la philosophie, dit-il, est en effet la réponse d'une humanité atteinte par l'excès de la présence » (*Séminaire du Thor*, 1968). Se mettre à table dans ces conditions n'est pas autre chose que matérialiser cette surabondance. L'ab-on-dance est ce qui excède.

Passer à table c'est se placer et se déplacer. Être à table est un mouvement permanent dont le centre est la bouche. Avaler et adresser. Faire entrer la nourriture et faire sortir les mots. Passer à table ou se maintenir à un banquet est toujours lié à cette étrange pratique qui consiste à se vider du verbe pour se remplir de mets. Parler, ne cesser de parler pour ne cesser de se remplir d'aliments. Nous pourrions alors, ici, formuler l'hypothèse, que nous faisons l'expérience du verbe comme expérience d'un évidement, d'un creusement, de ce que nous pourrions appeler une kénose. Manger dès lors ne se fait que si l'on a parlé. Ne peut s'absorber l'expérience de la transformation active des aliments que si nous avons suffisamment parlé. C'est ce que nous pourrions appeler l'expérience de la *satis-factio*. Que signifie cette *satis-factio*? Elle signifie probablement ce point d'équilibre entre l'expérience de ce que se transforme (manger) et l'expérience de ce qui s'évide (parler). Pour que quelque chose s'œuvre il faut en même que cela se creuse. À table, cependant, les deux expériences s'étrécissent au point presque d'une indétermination. C'est ce que nous pourrions nommer la satisfaction.

Que signifie alors passer à la table d'un banquet? Il s'agit d'un espace particulier qui n'est à la fois ni réellement public ni réellement privé. Il est un espace de concentration du temps, de l'existence, de la consommation, de la présence et du commun. Cela signifie, très précisément, qu'il s'agit d'un temps opportun où le vivant d'approche dans une surabondance de la présence et dans une surabondance du présent. C'est cela que signifie, ici encore, la surabondance. L'expérience d'un commun. Passer à table est l'expérience d'un commun, d'un commun, pourrait-on dire, *particulièrement* partagé.

Dès lors il est possible d'entendre et de saisir dans la figure du banquet, une forme essentiellement et particulièrement *archaïque* du commun. Archaïque ne signifie pas ici qu'elle serait vieille au point de ne plus être présente. Elle signifie au contraire qu'elle est encore présence dans une sur-mesure du temps et de l'histoire. Il y a quelque chose d'historiale et d'immémoriale dans le banquet. Cette présence si particulière tient à cette expérience fondamentale du commun et de l'adresse. Dès lors que se met en place un banquet, s'appréhende un espace singulier de ce que nous pouvons nommer l'adresse. Adresser signifie se disposer vers, c'est-à-dire se mettre face à. L'adresse est ce qui s'échange dans ce face à. Dans ce face à face s'expose et s'expérimente une relation particulière d'altérité et de commun.

Dans la tradition antique ce face à face, cette relation particulière, prenait la forme de ce que l'on nomme un *komos*. Il signifie à la fois la figure divine qui préside aux fêtes (Philostrate, *Icon*, I, 2), mais aussi les fêtes, défilés ou encore les virées nocturnes de jeunes hommes alcoolisés (Platon, *Sumposium*, 212). Il est la personnification de la vie intense, d'une expérience comastique (Nonnos de Panopolis, *Dionysiaka*).

Plus encore le *komos* est l'expérience simple, évidente du face à face quand on se trouve à table et particulièrement celle d'un banquet.

Le *komos* est donc l'expérience de ce qui s'engage dans ce temps compacté, dans cette surmesure, dans cette surabondance. Être à la table d'un banquet se dit en grec *en-komos*. Dans la tradition rhétorique grecque l'*encomion* est l'expérience de l'œuvre adressée comme si elle avait été adressée à la personne en face de soi à une table. L'*encomion*, l'œuvre adressée s'oppose en cela à l'*épitaphios* qui est adressé à un absent et à l'*humnos* qui est adressé à une fantasmagorie (Ælius Theon, *Progymnasmata*, 109.19).

C'est ce qui fonde la littérature encomiastique, littérature de la célébration et du don. Ce que nous nommons ici littérature ou œuvres encomiastiques, sont celles qui fondent leur existence en tant qu'œuvre parce qu'elles sont adressées *comme* en ce face à face. Citons pour le plaisir une épigramme de Martial (*Xenia*, XIII, 51) :

Les guirlandes de roses et de riche nard te plaisent,
je préfère les couronnes faites avec des grives.

Ou encore quelques vers de Mallarmé parmi les *Vers de circonstances*, ou encore *Les Loisirs de la poste* ou mieux parmi les *Dons de fruits glacés pour le Nouvel An* :

Loin d'aucuns palmiers ou du cierge
Que l'aloës érige fin
Ce fruit tombe chez la concierge
Des houris et dames Dauphin.

L'œuvre doit pouvoir se penser à partir de cela. La présence partagée et le commun aussi. Il y a dans le banquet ce qui sans doute n'existe nulle part ailleurs, c'est le lieu de cette adresse, matérielle.

Ce qui s'offre dans le banquet est la figure oubliée du privée et la figure, nouvelle à chaque fois, d'un espace public où nous pourrions, peut-être saisir ce dont nous avons besoin. Dans le banquet se maintient la figure omniprésente d'un «il faut» et d'un «il y a». Autrement dit se maintient la figure d'un don de la nécessité. On pourrait encore dire comme cela, d'un don de l'événement. Ou peut-être, mieux encore, ce que formule, indique et maintient l'expérience du banquet est un «il faut un il y a». Que signifie cette formule? Ou, du moins, comment peut-on l'interpréter? Nous proposons deux sphères interprétatives pour le saisir. Premièrement le *chrè* grec et secondement le *Es gibt* heideggérien. Cela semble éloigné et pourtant nous en proposons ici une lecture. *Chrè* en grec, est un verbe impersonnel qui signifie «il faut», «il est nécessaire» au sens de ce dont on a besoin et au sens de ce qui doit arriver, de ce qui arrive. Les *chrèmata* sont donc ce dont à besoin, c'est-à-dire ce qui propose encore comme événement (*chrèma*) et ce qui se saisi comme ce que l'on a. Les *chrèmata* sont donc ce que nous pourrions nommer les richesses, ce qui en *somme*, se maintient dans la sur-abondance. Il faudrait dès lors repenser intégralement le terme de chrématistique, c'est-à-dire, l'occupation qui s'affaire à la gestion de ces richesses. «Il faut» signifie donc, dans l'expérience du banquet, s'occuper de ce qui surgit comme abondance et qui présente à soi. Le banquet signifie qu'*il faut* dépenser ce qui s'offre comme don. *Es gibt* signifie en allemand, quelque chose comme l'idée de la donation, «il donne» dans ce que énonçons en français dans le «il y a». *Il a* en donation le y comme lieu de cette occupation, comme lieu de cette présence.

«Il faut un il y a» signifie donc qu'il faut, qu'il est nécessaire, que se donne quelque chose comme une singulière présence. Il faut un événement si particulier qu'il se détermine presque comme une nécessité. Comme la nécessité d'une contingence. «Il faut un il y a» est la formule, l'énoncé d'une nécessité de la contingence.

LA DÉPENSE

La dépense est une transfiguration qui advient matériellement comme économie ou comme don. Cela suppose une dé-pense, une *dis-pensatio*, une distribution. Soit elle existe de manière économique fondée sur des principes moraux, soit elle existe hors de l'*oiko-nomia* (l'administration domestique, privée) comme espace de la déconstruction des valeurs. La dépense se fonde économiquement sur une évaluation de ce que nous pouvons dépenser en fonction de principes qui permettent la reconnaissance de la valeur de chacun, du travail et de l'équivalent «moral» en salaire. Or, dans un rapport décontractualisé, hors de l'économie, la dépense n'est plus fondée sur l'estimation de ce qui revient en partage. Que signifie la possibilité de transfigurer cette économie? Que signifie la possibilité de cette dépense et qu'elle puisse ne jamais advenir? Il faut repenser la table, le banquet, comme un espace qui échappe au droit positif et à la mesure d'une existence privée, celle de l'*oikos*. Cet espace est l'expérience d'un commun et d'une mutualité : *mutuus* dit la réciprocité fondée sur l'expérience

de l'emprunt. Il est possible de s'asseoir à cette table parce qu'il est possible de «rendre la pareille», *mutuum facere*. Cet emprunt n'a de sens que si l'on pense la signification du verbe *mutare* comme déplacement et comme changement de ses habitudes. L'aliment, parce qu'il est cuisiné, porte en lui la possibilité d'une transfiguration matérielle de l'économie. C'est ce paradoxe que nous maintenons chaque fois que nous passons à table avec les autres.